

Sous la pluie, les pauvres se noient à la verticale

J'ai beau renifler de partout, ça coule toujours. Qu'est-ce qu'on peut être solidaire de sa morve, pourvu qu'elle tienne chaud ! J'enfonce la tête dans le col de ma veste, me prends à rêver que la barbe qui pousse elle aussi tient chaud. J'ai de la flotte partout.

Le froid me prend dans le dos. Et il me faut attendre encore que toutes ces voitures s'arrêtent pour traverser. Le pont des Arts. Le plus beau pont de Paris, mais là, haché menu qu'il était. Du fil de fer en rangs serrés, du ciel du matin à la Seine du soir. Le vent vient de la Concorde.

Glacial.

Machinalement, je tourne la tête dans sa direction. Les chiens font souvent ça. Ce pont, cette pluie, j'ai déjà l'esprit insulaire.

Je ne sais même plus si ça vient de la Concorde. Ça vient de plus loin... J'ai soldé mon compte d'avec les vivants depuis longtemps, mis à la boutonnière mes morts, et médaillé mes légions de douleurs. Des morts de mômes, de celles qui tombent raide dans le potage de la cantine, ou s'étalent sans prévenir sur les tartines du quatre heures.

« Un père ? Un peu que j'en ai un ! La preuve : il est mort. » Je bombais le torse, un large crêpe noir au revers de mon blouson, persuadé de rendre jaloux ceux qui croisaient mon chemin.

La flotte redouble, je suis là à me gesticuler le nombril, à perdre du temps, et j'ai pas encore parcouru la moitié du pont.

C'est là tout mon souhait : en prendre moins sur la gueule

Je cavale, bouffe le quai du Louvre et m'engouffre sous un porche. La première chose à laquelle je m'accroche, c'est un réverbère. « Fondu par Calla en 1853 ». C'est gravé dessus, à hauteur de mes yeux. C.A.L.L.A. 1853. Si Calla a coulé un réverbère et l'a foutu ici... Je me sens moins seul... J'en relève la tête. En face: BUREAU DE LA CONSERVATION DU MUSÉE. La porte, étroite et sale, sent déjà le vigile. Y avait Calla, maintenant y a comme un commissariat de police. Faut pas trop laisser courir l'affectif. Je dégage, enquille tout droit, débouche sur les pavés de la Cour carrée, taille en biais à gauche, et m'engouffre sous le pavillon de l'Horloge. Ça y est! Je vois la pyramide! Un truc qui flotte dans l'espace sidéral. Un vaisseau spatial éternel. Voilà ce qu'est le Louvre, voilà ce qu'est la peinture, rien d'autre.

La combine, je l'avais gambergée depuis la fin de l'été dernier. Les soirs d'odeurs de pisse aux abords des gares m'avaient enlevé toute envie de négocier un abri avec la SNCF... Je me souviens avoir dormi sous une voiture. Une vieille caisse haute sur ses suspensions. Les dimensions modestes de cette couche étaient à peu de choses près semblables à celles de son occupant. Une pauvreté sur mesure en quelque sorte. Et je garde de cette unique nuit le souvenir orgueilleux qu'une petite main conserve d'une robe de haute couture clandestinement essayée.

Je descends une à une chaque marche de l'escalier du grand hall, et prends possession du dernier degré avec la suffisance du notable contemplant, avant de s'y asseoir, sa place réservée à la tribune d'honneur du Parc des Princes...

Je sèche à vue d'œil.

La pyramide du Louvre est une église à l'envers. Toute la lumière sort d'en dedans... Le comptoir d'informations devient l'autel, chaque Japonaise me semble une icône, et la multiplication de celles-ci m'assure de la preuve tangible du message biblique. Je ne vois qu'ors et pourpres manteaux! Et sans le regard judaïte d'un surveillant, j'absoudrais la pieuse assemblée de sa béate existence. La journée s'annonce bien.

Je suis sec.

Je me mets en devoir de faire le tour du propriétaire. Denon s'offre à moi, et muni d'une fausse carte des Amis du Louvre, que j'ai échangée il y a quelques semaines, crâneur, contre une carte bancaire volée, je passe sans un regard (le statut de faux ne doit jamais exclure une authentique conviction) entre deux contrôleurs badgés, Anubis assoupis, pâles répliques de leurs illustres prédécesseurs égyptiens. J'avale trois petits

escaliers mécaniques et me retrouve nez à nez avec Sénèque, les pieds figés dans son propre sang. Voir ce vieux philosophe barboter dans son suicide est un message bien clair. Mais moi, on ne me fera pas aux pattes! Je saurai me rendre invisible. Je ne viens pas ici adhérer à un quelconque complot, activer un réseau de résistance opposé à l'art d'hier ou aux marchands d'aujourd'hui. Je viens seul.

Je cherche un abri d'âme. C'est tout.

Traverser la galerie Daru, bordée de sarcophages en pierre, est une simple formalité. Une caméra placée en haut à gauche de la huitième marche de l'escalier monumental de la Victoire de Samothrace m'interdit l'accès à la galerie des mosaïques située, elle, à ma droite. Il ne s'agit pas d'avoir peur, de jour, mais bien d'anticiper les craintes de mes errements de nuit. Quarante-cinq marches plus haut, Samothrace reste indifférente à ma venue, et je n'ai qu'à suivre, isolée sur son socle, une main de pierre amputée de trois doigts pour faire mon entrée dans le Salon carré.

Colossale allégorie! Périphrase de dorures et de stuc! Trois petites banquettes en forme de lyres inversées retiennent mon attention. Elles sont posées là de façon aussi incongrue que trois tuyaux emmanchés les uns dans les autres gisant au milieu d'un boudoir. Il sera aisé de se glisser sous la première, de se blottir sous la deuxième, de ramper sous la troisième pour gagner la sortie.

Terrier possible le soir venu.

Bien sûr, l'envie de regarder tous les tableaux médaillant ce salon m'aguiche un peu. Ça distrait l'œil, ces foules de petits Jésus, ces ribambelles de Maries se tenant l'auréole, déguisés en supporteurs du Dieu Unique. L'Italie du calcio. Y a que les noms sur les maillots qui changent: Baldovinetti, Botticelli, Gozzoli, Vinci... et Raphaël...

Mais l'urgence va au pratique, à l'intendance.

La Grande Galerie, c'est un appel d'air, un tuyau sans aspérités. Les salamalecs de la Joconde ne sont pas de mise. Je glisse trois cent quatre-vingt-quinze pas pour me retrouver salle 12, dont la forme rectangulaire placée au bout de la Grande Galerie donne à l'ensemble l'allure d'une marelle géante. Bon. Puis la salle Médicis: encore de l'immense, de la pompe et du pouvoir. Rien que du lisse où il est bien inutile de chercher refuge. La pelote se déroule sans nœuds. Je vais pouvoir cavalier ainsi jusqu'au pavillon de Flore...

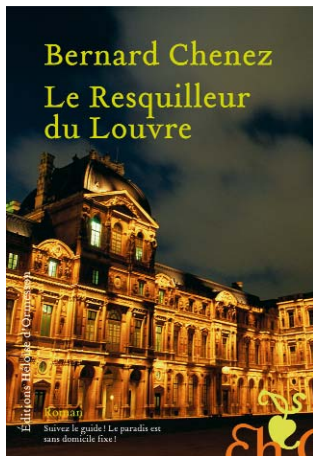
Rien!

Deux petites fiches blanches cartonnées anéantissent mes plans. Titre: *Salles fermées pour travaux*. Sous-titre: *Les travaux du Grand Louvre se poursuivent dans le Musée jusqu'en...* Un inconnu a tagué la suite, la rendant illisible. C'est bien ma veine, l'art bouge. Je me retrouve clandestin itinérant. C'est là, somme toute, le lot de bien des loqueteux. Je remonte le courant, j'adresse un clin d'œil à la Joconde: « Toi, ma vieille, faudra me faire crédit. On va être trop proches voisins pour que j'ignore tes manières, et que toi, tu t'offusques de mes frasques. »

Je refais donc le chemin à l'envers. Douloureuse impression de redoubler une classe. J'enfile sans conviction la salle des États. Les Noces de Cana y festoient sans moi, et je n'y trouve rien à redire. Se sent-on si souvent coupable d'entendre l'écho de ses propres pas?

Après la galerie Daru, l'escalier Daru, c'est maintenant la salle Daru. Imposante et froide comme une multinationale cotée en Bourse. J'ai l'impression de devoir de l'argent à tout le monde, et tout le monde s'appelle Daru. Le sacre de Napoléon peint par David n'est, sur dix mètres de long et six de haut, qu'un tribunal

de courtiers vindicatifs : Daru ! Daru ! Daru ! Écrabouillé, je repasse en lambeaux devant la Victoire de Samothrace. L'ayant contournée tête basse, je n'ose relever le regard qu'une fois derrière elle. Je m'aperçois alors que l'envergure de ses ailes tient essentiellement à un grossier rafistolage de barres de fer et de boulons, et que son envol si unanimement plébiscité naît de cette prothèse rudimentaire. Parfois, il n'en faut pas plus pour se requinquer le moral. Qu'elle m'ait laissé entrevoir ses faiblesses me donne encore raison d'espérer... Si elle, décapitée et boitant de l'aile, se retrouve tête de gondole au Louvre, j'ai une chance, solitaire et amoché du cœur, de reconquérir ici l'envie d'exister.



Bernard Chenez, *Le Resquilleur du Louvre*

Roman

© Éditions Héloïse d'Ormesson, 2005 | www.heloisedormesson.com

ISBN 2-35087-003-0 | 128 pages | 15 € | Diffusion Interforum